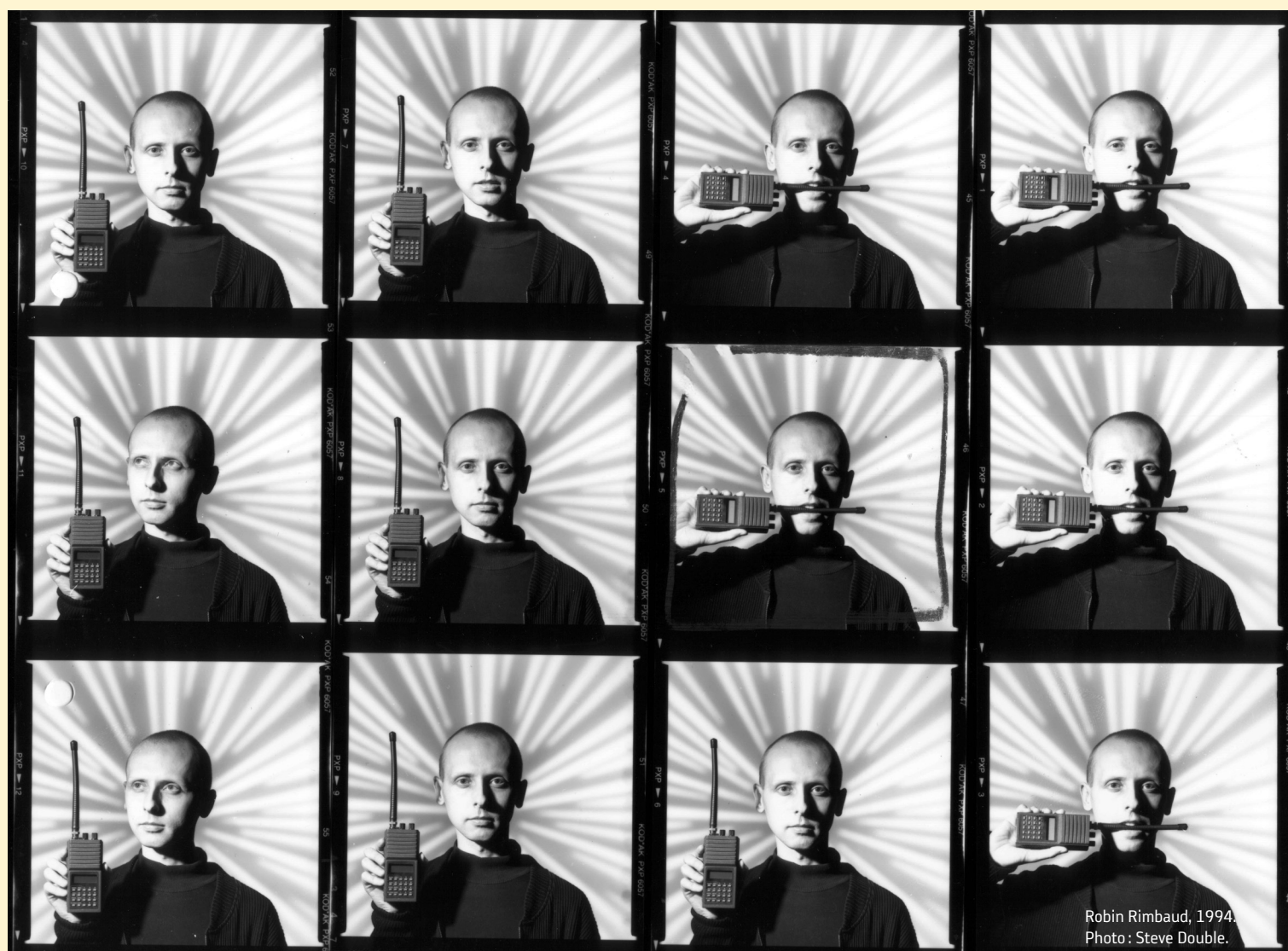


Souriez, vous êtes scannés

L'indistinction entre espaces public et privé, qui nous entraîne vers une société de surveillance globalisée, irrigue depuis le début des années 1990 l'œuvre visionnaire du musicien anglais Robin Rimbaud, alias Scanner.



Robin Rimbaud, dit Scanner, a commencé à modeler la matière sonore dans les années 1980. Il est devenu depuis un stakhanoviste de la musique électronique, un *sound maker* nomade très sollicité au cinéma, à la télévision, dans la pub, les arts plastiques, la danse contemporaine... Menant de front des projets aux quatre coins du globe, il est une multinationale à lui seul, qui enchaîne les commandes sans répit depuis dix ans. Comme peu d'artistes, il se fond dans notre monde contemporain, module son travail au gré des dernières avancées de la technologie – et de ses intrusions controversées dans nos existences.

Instrument particulier

La société de surveillance, qui fait désormais partie intégrante du quotidien, constitue, dans les années 1990, la cible favorite de Robin Rimbaud. Appareil conçu pour épier les appels téléphoniques, le scanner de police est alors son instrument de prédilection, au point qu'il lui emprunte son nom de scène. Ses premiers travaux – en particulier les deux albums *Scanner* et *Scanner²*, sortis en 1993 et bientôt réédités par le label Sub Rosa (qui vient de publier une compilation d'inédits, *Colofon & Compendium 1991-1994*) – font ainsi écho au trouble suscité par le spectre d'une mise sur écoute généralisée. En se servant de ces conversations piratées sur les ondes comme fondement de sa musique, il passe au crible nos vies urbaines et jette le trouble sur notre position éthique en tant qu'auditeurs : sommes-nous à l'écoute d'une pièce musicale ou d'un moment d'intimité volée ? « Ces conversations ont été enregistrées quand les téléphones portables et Internet venaient tout juste d'apparaître, précise Robin Rimbaud. Les gens ne se médiatisaient pas eux-mêmes comme ils peuvent le faire aujourd'hui. Ces dialogues sont captivants sous bien des aspects – leur fragilité, leur franchise proche de la vérité, leur qualité documentaire. Ils perturbent autant qu'ils révèlent ouvertement la vie que nous menons, notre façon de parler avec les autres, nos mœurs intimes. » Sous les nappes bourdonnantes, on distingue des discussions murmurées à travers des combinés téléphoniques, extirpées de la sphère privée, amenant à s'interroger sur cette « illusion de sécurité » entretenue par une société qui nous contrôle sous couvert de protection – et engendre toujours plus de paranoïa. « La plupart de mes premiers travaux

de "scanning" étaient tout à fait en phase avec leur époque, reflétant à quel point l'art s'empare des outils du moment pour matérialiser de nouvelles idées. C'était bien avant Internet tel qu'on le connaît aujourd'hui. Le-mail n'en était qu'à sa phase bêta et la question des espaces public et privé n'était pas encore débattue dans ce nouveau réseau global qui venait tout juste de naître. Par bien des côtés, cela anticipait notre fascination actuelle pour la banalité, pour les vies d'individus qui n'ont rien d'autre à offrir que l'avidité du succès, pour ces shows télé et ces magazines qui pénètrent soi-disant à l'intérieur de ces mondes "privés". Il est tout de même important de souligner que tout cela n'est qu'une vaste mascarade, que tout ce qui est désormais présenté comme authentique est systématiquement scénarisé et monté pour correspondre à un script écrit à l'avance. Les conversations que je captais sur les ondes hertziennes étaient à l'inverse des données brutes. Elles présentaient des gens réels dans des situations réelles, sans qu'ils s'autocensurent, tels qu'ils se comportent dans leur vie privée. Or ces espaces "privés" ne sont plus véritablement privés dès lors qu'une telle intimité est partagée. »

Des conversations sont extirpées de la sphère privée.

À l'époque, certains ont fustigé un tel piratage (ou court-circuitage) de la sphère privée, rendue subitement audible sur un disque ou dans une salle de concerts. Cette interférence n'est-elle pas aujourd'hui la norme ? Lorsque, par exemple, des images volées avec n'importe quel smartphone se retrouvent instantanément mises en ligne ? Ou lorsque le moindre échange sur Facebook peut être scruté en temps réel par des milliers d'internautes ? « Ce n'est pas la société qui a changé dans son approche de la surveillance, ce sont uniquement ses moyens techniques », affirmait J. G. Ballard, rejoignant le diagnostic de Michel Foucault dans *Surveiller et punir*. De ces moyens techniques, Scanner s'empare pour mieux les détourner, les transformant en révélateurs poétiques de notre condition : banalités du quotidien, angoisses, fantasmes... Scanner nous encourage à prendre conscience du monde qui nous entoure – et à nous interroger sur notre libre arbitre.

Si, encore marqués par la musique industrielle et par des procédés de la musique concrète (les « enregistrements de terrain » chers à John Cage ou Max Neuhaus), les premiers albums de Scanner privilégient l'axe conceptuel, ses concerts se focalisent, eux, graduellement, sur des atmosphères plus apaisées, où la tension provoquée par l'irruption de voix, venues du coin de la rue ou de l'immeuble d'à côté, fait partie intégrante de la composition musicale.

Extension du domaine de l'écoute

« Je travaillais sur le son bien avant cette première période d'enregistrements téléphoniques, et les tout premiers disques signés Scanner se focalisent déjà autant sur les voix que sur les bruits, les textures et les éléments musicaux. Mais les gens renaient surtout les voix car elles racontaient des "histoires" auxquelles on pouvait plus facilement s'identifier. Je ne voulais pas faire carrière autour d'une seule idée. C'est la raison pour laquelle j'ai cherché à étendre ma pratique à de nombreux autres domaines. » Lorsqu'on l'interroge sur son rapport à la technologie, Robin Rimbaud ne manifeste pas d'hostilité, au contraire. Finies les tactiques « terroristes » de ses débuts, il semble désormais accueillir la civilisation numérique, comme si le monde était enfin en voie d'éclosion. « J'ai eu la chance d'avoir traversé une période transitoire, pendant laquelle nous sommes passés d'un monde étriqué, engoncé dans la pesanteur du réel, à cette perception élargie, comme en cinémascope, de notre planète, s'enthousiasme-t-il. J'ai toujours adopté les technologies du moment dans mon travail, en utilisant les outils les plus adaptés à la créativité. Google Maps a amélioré ma connaissance de la géographie et m'a permis de repérer des endroits pas toujours évidents à détecter sans avoir besoin de m'encombrer d'une carte dépliant. La cartographie des villes est à bien des égards plus simple aujourd'hui en utilisant un GPS ou tout autre logiciel ou application de repérage géographique. Cela n'a fait qu'enrichir notre perception de l'espace. »

Julien Bécourt

Colofon & Compendium 1991-1994 (Sub Rosa).

www.subrosa.net

www.scannerdot.com